

Chapitre 27

Trois-Rivières, QUEBEC - 1751

Sans qu'elle sût bien comment cela était arrivé, elle avait fini par tout oublier. Elle n'avait plus d'autres souvenirs que ceux de Micouan qui, inlassable, têtu, précis en diable, ressassait à l'infini les quelques brimborions de mémoire qui lui restaient encore. Marion savait tout sur l'enfance sacrifiée du jeune Iroquois ; elle ignorait désormais tout de la sienne.

La seule chose dont elle était sûre, c'était son âge. Elle savait parfaitement, par une sorte de mystérieuse certitude qu'elle ne s'expliquait guère, qu'elle avait deux ans de plus que ce que croyaient les Sœurs. Toujours très menue, la poitrine plate (alors que Christine, elle, âgée de quinze ans, avait des seins depuis trois ans), elle ne paraissait pas ses douze ans. Dans le vaste flot de silence et de solitude sur lequel elle dérivait dès que Micouan s'éloignait d'elle, il n'y avait rien de stable que cette ancre-là : « Je n'ai pas dix ans, j'en ai douze. »

« Solitude » n'était pas exactement le terme qui convenait, car elle avait un ange, son ange gardien, qui incessamment parlait dans sa tête, commentant toutes les situations, émettant des conseils, diminuant les chagrins aux heures noires. Il était brun et il lui ressemblait. Souvent, la nuit, elle se réveillait au bruit des pleurs qu'il faisait : « Ne m'oublie pas, ne m'oublie pas ! » gémissait-il. Elle devait le rassurer. *Mais non, je ne t'oublierai pas, tu vois bien que tu es là, en moi, et que nous sommes unis pour la vie...* Avec Micouan, ce n'était pas pareil. Micouan ne ressemblait à Marion qu'en apparence. Il était brûlé à toute heure par un feu étranger à la fillette, étranger d'ailleurs à toute autre humaine considération : il devait retrouver les siens. L'ange gardien, lui, était comme un écho de l'âme de Marion, très doux, très fidèle.

Parler dans sa tête avec l'ange n'était pas toujours très facile, ni très satisfaisant. Alors Marion avait voulu apprendre à lire, pour pouvoir écrire. Elle avait mis dans cet apprentissage une rage et une assiduité qui avaient sidéré Sœur Camille. Ensuite, dès qu'elle avait maîtrisé l'écriture, elle s'était désintéressée des autres cours, donnés en sus à ses dociles camarades. Qu'avait-elle à faire de savoir compter, de connaître l'histoire ? Seule l'intéressait la carte de la Nouvelle-France, très rudimentaire, que les Sœurs avaient mise dans le grand vestibule. Sans bien savoir pourquoi, elle y cherchait quelque chose, un indice, un nom, un signe, qu'elle ne trouvait jamais, qui se dérobaient toujours.

Elle volait de l'encre et du papier. Pour les plumes, ce n'était pas bien dur : elle en arrachait aux oies, qu'elle ne craignait pas. Sœur Marimade disait que c'était parce qu'elle était encore plus teigneuse qu'elles. Ensuite, elle se réfugiait dans le petit cabanon qui servait de bûcher ; cachée tout au fond, dans une sorte d'espace ménagé entre les dernières piles de bois et le mur de rondins mal joints, elle appointait ses plumes avec un petit canif puis elle s'installait pour écrire, écrire, écrire, tournant autour d'elle-même en une sorte de ronde désespérée, comme si l'encre eût été une poudre magique capable de lui susciter des contours plus précis, ceux d'une Marion acceptable, enfin réelle, enfin délimitée. Un jour, tandis que deux couvertures empilées sur ses épaules parvenaient à peine à la protéger des aigres vents coulis de novembre (bientôt la neige et le froid seraient là, et elle devrait renoncer à venir ici s'épancher, car l'encre gèlerait, ses doigts aussi d'ailleurs, rendant l'exercice impossible), elle écrivit cent vingt-sept fois : « Je ne suis personne, je ne suis personne, je ne suis

personne... » Et son ange, sans doute persuadé de l'extrême vérité de cet énoncé, était resté silencieux tout du long. Il était évident que sur ce sujet-là du moins il ne pouvait lui être d'aucun secours.

Chapitre 28

nous

Je pense, pour moi, qu'il n'y a que le sentiment qui puisse

donner des nouvelles un peu sûres de nous.

M. de MARIVAUX , La Vie de Marianne

Versailles - février 1752

La foudre tomba sur nous au début de l'année 1752.

En une semaine, alors que la France bruissait de l'affaire des « billets de confession » et que l'anarchie semblait gagner le royaume, Madame Deuxième, Henriette, sœur jumelle de mon Elisabeth, fut emportée en une semaine par une maladie foudroyante et mourut le 10 février, à l'âge de vingt-cinq ans. Le Roi, qui disait d'elle qu'elle était « la douceur de sa vie », tant elle ressemblait à sa sœur lointaine et tant elle avait heureux caractère, en reçut un choc tel qu'il demeura trois jours incapable de se concentrer sur ses occupations. Pour le coup, il pleura comme un enfant, caché dans son cabinet de chaise, le seul endroit du royaume où on ne le poursuivait pas.

Je n'étais pas de quartier mais, apprenant cette horrible nouvelle, j'endossai mon habit de « garçon bleu » et courus à Versailles. Grimpant le petit degré, je débouchai dans les appartements intérieurs par le cabinet des chiens et me ruai dans la chambre du Roi. La nuit était tombée ; cependant, me dit Janin, l'un des valets ordinaires, le Roi, enfermé entre les rideaux de son lit, avait refusé qu'on apportât des flambeaux. Harcelés par les courtisans qu'il fallait sans cesse décourager d'entrer, touchés par la peine de leur maître mais se sentant impuissants à l'en consoler, les valets n'en pouvaient plus. Tout le monde était sur les nerfs. On me vit arriver avec joie : on savait mon grand pouvoir sur les humeurs noires de Sa Majesté.

Muni d'un flambeau, car il commençait à faire vraiment sombre, j'entrai dans la chambre ; j'écartai les rideaux et montai sur le lit. Blotti sous la courtepointe, ramassé sur lui-même, Louis, les yeux rougis, les traits décomposés, esquissa un geste de protestation qu'il suspendit quand il vit que c'était moi, son « petit Clair ». Je me couchai près de lui, sans mot dire. Quels mots pouvaient prétendre avoir le moindre effet, en un moment pareil ? C'était la joie, la tendresse, la complicité qui venaient de désertier brutalement la vie du Roi. Non, il n'y avait rien à dire, je vous assure.

Tout en le tenant contre moi, je me mis à réfléchir tristement à la situation présente. L'amitié est bien impuissante, me disais-je, quand on perd la chair de sa chair, le sang de son sang. De nouveau me sautait à la figure ce que j'avais le moins envie de considérer de près : le lien paternel. Je savais que Louis avait toujours adoré ses filles, surtout ses deux aînées, les jumelles. Ayant le cœur tendre, il n'était pas surprenant qu'il se montrât un père attentionné. Et certes ses filles lui rendaient son affection, même si la présence de « Maman putain » Pompadour avait parfois semé la zizanie entre lui et elles. Seule Elisabeth, lors de son dernier séjour, avait fait bonne figure à la favorite.

Le problème, toutefois, n'était pas la paternité du Roi, même si meurtrie aujourd'hui, mais la mienne. L'angoisse montait en moi comme une marée, si bien que quand le Roi se mit brusquement à pleurer, je fondis en larmes aussi.

Peu après, je dus le quitter, car demeurer trop longtemps aurait fait jaser ; je reviendrais après minuit, quand il serait couché, débarrassé de tous pour les quelques heures de la nuit.

En quittant le château par la Cour d'honneur, je tombai sur un carrosse qui venait de s'y arrêter. La Marquise de Pompadour en descendit. Sous mon manteau mal fermé, elle devina la livrée de la Chambre du Roi et se précipita vers moi, sans se soucier de l'opinion d'autrui ; de ce geste, je lui sus un gré infini.

« Monclair ! C'est bien toi ? » jeta-t-elle, fébrile. De près, elle dut voir que j'avais pleuré.

J'acquiesçai de la tête, sans cérémonie. Après tout, j'étais Duc et Pair, et elle roturière, n'est-ce pas ?

- Peux-tu me donner de ses nouvelles ? Viens, viens chez moi, entrons. Il fait bien froid, ici. Veux-tu ?

Au ton qu'elle employait toujours avec moi, je devinais sans peine qu'elle savait fort bien que je n'étais pas un valet comme les autres, et pas seulement parce que je savais chanter *L'Amour condamné*. Je me demandais souvent ce que le Roi avait pu lui dire à mon sujet, car finalement il n'aurait su aller bien loin dans les confidences sans me compromettre, donc se compromettre lui aussi. Mais la dame avait oublié d'être bête, et quels que soient ses défauts je la tenais pour loyale. Non que j'aie eu la moindre envie de lui faire crédit sur sa bonne mine ; mais parce que connaissant l'éminente perspicacité du Roi quand il s'agissait de juger ses semblables je me doutais bien qu'elle n'aurait jamais pu le tromper, même au tout début de leur amour, sur ses réelles qualités. Si Sa Majesté lui avait fait confiance (et Elle en avait donné des preuves éblouissantes), c'était bel et bien parce que la Marquise était digne de cette confiance.

Je n'avais pas la moindre envie d'entrer dans son appartement : je préférais rester éloigné de Madame de Pompadour. Vue de loin, sa faveur me faisait déjà atrocement souffrir ; je ne tenais pas à voir les choses de plus près. En outre, la grande douleur venait de reprendre possession de moi, resserrant ses anneaux comme le font ces grands serpents des forêts du Brésil. Où aurais-je trouvé la force de parler à cette femme ?

- Viens, je t'en prie, insista-t-elle.

Une véritable angoisse perçait dans sa voix. Avait-elle peur que le Roi, comme toujours quand le malheur le frappait, ne se rejetât à la dévotion et ne décidât, pour plaire à sa famille et à ses prélats, de renvoyer la belle marquise à ses autres châteaux (elle n'en manquait pas) ? Je pressentis que ce n'était pas cela. Elle se faisait sincèrement du souci pour lui, en tant qu'amie. Et comme elle n'avait pas accès aux appartements intérieurs, du moins : comme elle ne pouvait y avoir accès sans provoquer un scandale, tant que le Roi ne descendait pas lui-même la voir elle en était réduite à se ronger les sangs. Je compris qu'en raison de ses sentiments pour lui elle devait vivre une épreuve bien désagréable... Mais pourquoi avoir pitié d'elle ?

A côté du carrosse, ses gens attendaient, indécis, figés dans l'air glacé. Se retournant, elle les renvoya d'un geste aux écuries et me fit de nouveau face. Quand elle parla, la vapeur qui entourait sa bouche me fit penser à celle qui, en été, montait parfois du Saint-Laurent... Je me mordis les lèvres. Trop tard. Je la vis, ou plutôt je la sentis, accrochée à ma jambe. *Daddy, Daddy...* J'eus comme un étourdissement et titubai sur place. Alors, saisissant ma main gantée d'un geste vif, elle m'entraîna chez elle sans plus de façons, sous le regard réprobateur de sa femme de chambre, ou dame d'atours, ou je ne sais trop quoi, qui la suivait.

Chapitre 29

Elle nous fit servir du thé anglais (c'était la mode) et des biscuits au chocolat. Une fois le plateau apporté, elle renvoya ses domestiques puis la femme et nous restâmes seuls face à face.

- Parle-moi, je t'en prie, supplia-t-elle à voix basse. Comment va-t-il ?

- Comme quelqu'un qui a tout perdu, dis-je abruptement.

Elle eut un haut-le-corps.

La chaleur de la pièce, en détendant sa peau, la rajeunissait ; dans la cour, sous l'effet du froid et de la pénombre qui accusait le relief de son visage, elle m'avait paru bien plus âgée, fatiguée, défraîchie. Je calculai son âge ; ce n'était pas bien compliqué : elle avait juste trois ans de plus que moi.

- Tu ne m'aimes pas, n'est-ce pas ?

Ce que je n'aimais pas, en l'occurrence, c'était que cette femme se permette de me tutoyer, alors que je me voyais contraint de la vouvoyer en retour. Le monde à l'envers !

- Vous m'êtes indifférente, répondis-je.

Elle ne pouvait manquer de remarquer mon impolitesse. Comme aurait dit la bonne duchesse de Ventadour, on ne s'adressait pas à une dame sans prononcer au moins une fois le mot « Madame ».

- Tu fais un bien étrange valet, Monclair, insinua-t-elle doucement. Mais je passerai sur tes insolences si tu me dis ce que je veux savoir.

- Il allait mal, je l'ai consolé, ripostai-je d'un ton froid. Je n'ai pas mon pareil pour cela.

- Je sais déjà cela, précisa-t-elle. Le Roi me parle parfois de toi. Mais lorsqu'il le fait c'est visiblement que les mots lui ont échappé et qu'il le regrette... J'en ai donc déduit depuis longtemps que tu occupais fort ses pensées. D'où tiens-tu cet ascendant sur lui ?

- Je me suis donné à lui sans réserve, répondis-je, et sans rien exiger en retour. Mes sentiments ne sont pas à vendre.

Elle rougit sous l'affront, mais ne répondit pas.

Un brusque remords me saisit : « Je vous ai blessée, fis-je vivement. Je suis impardonnable. »

Elle se taisait toujours, triturant un fin mouchoir de batiste.

- Puis-je servir le thé ? m'enquis-je poliment.

Elle leva sur moi des yeux pleins de larmes.

- Tu l'aimes, je l'aime aussi, dit-elle d'une voix tremblée. Je pensais que cela pourrait faire de nous des alliés. Pour son plus grand bien à lui...

Sans attendre son accord, je me penchai pour faire le service et lui présentai une tasse.

- Ou des rivaux, dis-je en la regardant droit dans les yeux.

- Crois-tu qu'il n'y ait pas déjà assez de rivalités autour de lui ? Et puis tu sais, Monclair, une alliance avec toi me permettrait peut-être de déposer parfois les armes... Le rôle qu'Elle me fait jouer permet à Sa Majesté de déposer les siennes lorsqu'Elle le souhaite ; mais moi, je ne le puis... Jamais je ne le puis ! Si tu voulais... Je suis bien souvent fatiguée... fatiguée... Tu pourrais m'aider... ? Avec toi, je sais qu'il ne me serait plus nécessaire de me surveiller à chaque seconde et... nous pourrions parler librement... peut-être... ? Qu'en penses-tu ?

Elle se tamponnait les yeux, sans pudeur comme sans ostentation.

- Chacun son rôle, dis-je du bout des dents

J'étais furieux de me sentir prêt à m'attendrir, à me jeter à ses pieds. Ô la force impétueuse de la sympathie, de la compassion ! Je n'étais que trop porté à cette dernière vertu, la plus dangereuse qui soit.

Elle eut la bonne grâce à la fois de ne pas insister et de dissimuler sa déception.

- Tu n'as rien à craindre de moi, dit-elle doucement. Je vois trop combien ta place est sûre. Sais-tu à quoi je vois qu'il te préfère, toi ? C'est que moi je lui suis utile comme Grand Chambellan en jupons. Toi, tu ne lui es d'aucune utilité, et il t'aime quand même. Juste parce que c'est toi. Je t'envie, tu sais.

- *Parce que c'était lui, parce que c'était moi*, fis-je, rêveur, tout ragaillard par cette supériorité qu'elle venait de me concéder.

Pourtant, elle se trompait : Sa Majesté se servait de moi aussi, non comme garde suisse à l'entrée de Son couloir aux faveurs, mais comme porteur de Ses dépêches au-delà des Alpes et des Pyrénées.

...Des Alpes ! Une pensée lumineuse traversa mon esprit : Elisabeth ! Elisabeth allait sûrement revenir à Versailles, ne serait-ce que pour partager le deuil de sa famille et se

recueillir sur la tombe de sa sœur Henriette... J'allais revoir Elisabeth ! Elle allait m'aider à remettre son père d'aplomb ! Nous n'avions pas besoin pour cela du concours de la favorite. Je me levai aussitôt, sûr de moi.

- Je préfère que vous et moi restions à l'écart l'un de l'autre, déclarai-je, la dominant de tout mon haut. Je n'aurais pas dû vous suivre ici. Je vous salue, Madame.

Et je me retirai.

Avec le recul que permet l'avancée de l'Histoire, je me dis que l'appui qu'elle tenta désespérément de trouver en moi ce jour-là elle le trouva, plus tard, dans le Duc de Choiseul devenu ministre ; lequel prit tant d'ascendant sur elle qu'une nuit, quelques mois à peine avant sa mort, la pauvre femme s'abaissa jusqu'à droguer le Roi pour fouiller dans ses papiers secrets et rapporter au ministre ce que sa ruse infâme avait pu lui apprendre.

Reconnaissez qu'après cet acte vil et le traité de Paris, qui datent tous deux de 1763, il ne restait plus à la Marquise de Pompadour, qui avait perdu jusqu'à ce sens de l'honneur que le Roi et moi lui reconnaissons volontiers, qu'à quitter pour jamais la scène. Ce qu'elle fit dès 1764.

Chapitre 30

*Goûtons, au lieu de nous en plaindre,
Les attraits piquants du danger !*
Pierre-Joseph BERNARD

Elle revint en effet, ma royale princesse, mais pas avant l'automne de cette même année 1752. Le Roi, quoique toujours très pris par ses chasses et par le gouvernement, ne laissa pas de s'octroyer de nombreux soupers en famille. Installé en patriarche au milieu de ses femmes, il rayonnait de satisfaction.

Autour de lui, pourtant, les intrigues allaient bon train. Depuis que la marquise de Pompadour avait quitté l'étage des maîtresses, il n'était pas à Versailles de courtisan qui ne briguât l'honneur d'être celui qui, présentant au souverain sa nouvelle favorite, y gagnerait ainsi un pouvoir qu'il s'imaginait absolu ; tant était répandue à la Cour l'idée que le Roi pouvait être manipulé. Sottise ! Très jalouse de son pouvoir malgré les apparences qu'Elle cultivait savamment, Sa Majesté n'a jamais délégué à quiconque une seule parcelle de Son autorité.

La cousine de Madame de Pompadour, la remuante Comtesse d'Estrades, que je ne pouvais pas supporter (je hais les intrigantes), s'évertuait en ce sens. A la fin de l'automne, elle mit sur pied avec ce sot d'Argenson une cabale visant à pousser dans le lit du Roi une certaine dame de Choiseul-Romanet, destinée ensuite à évincer de ses fonctions la favorite en titre. Si ce petit complot d'alcôve échoua, on ne le dut qu'au cousin de ladite dame, le Comte de Stainville, futur ministre de la France (il allait devoir encore attendre six ans) sous le titre de Duc de Choiseul.

D'une ambition et d'un cynisme sans bornes, ce dernier choisit, pour assurer son avenir, de s'attirer la reconnaissance de Madame de Pompadour en lui remettant, prises à sa cousine, des lettres d'amour écrites de la main du Roi. En suite de quoi la Marquise

n'eut apparemment qu'un mot à dire pour que l'on mît fin aux intrigues en cours. Hélas ! Il me faudrait encore entendre parler pendant trois ans de cette maudite Comtesse d'Estrades avant que Louis XV ne se décidât enfin à l'exiler, débarrassant ainsi sa Cour de la plus fâcheuse et de la plus venimeuse de ses vipères.

Elisabeth était la seule personne au monde à connaître à la fois ma véritable identité et mes fonctions de valet auprès du Roi son père. Force avait été de la mettre au courant, puisqu'elle m'avait rencontré à la Cour de Madrid sous les traits du Comte puis du Duc de G***, et qu'ayant libre accès aux appartements de Sa Majesté elle risquait à tout moment de tomber sur moi et de me reconnaître. Elle s'amusa beaucoup de la situation : elle partageait avec son père et moi le secret (d'état !) de mon double jeu ; mais elle ne partageait qu'avec moi le secret de notre amour, dont le Roi ne sut jamais un mot. Cela donnait à nos entrevues au château un caractère délicieusement piquant, dont profitaient ensuite, incontestablement, nos entrevues clandestines, rue Hautefeuille, à Paris.

Quand elle était là, son père en était transfiguré. Après d'elle, et d'elle seule à présent qu'Henriette était morte, il retrouvait la joie de vivre. On l'entendait rire ; ils se taquinaient constamment - le Roi est toujours resté très puéril, sur ce plan-là - et c'était avec une grande tendresse qu'il préparait pour sa fille chérie le café du matin. Tous les valets adoraient « Madame Première » ; car bien que Louis XV fût un maître indulgent et bon, ses crises fréquentes de mélancolie mettaient tout le monde sur les dents. Lorsqu'il en était atteint, on ne savait plus par quel bout le prendre, ni comment l'en sortir. Il fallait être aussi sommaire que Madame de Pompadour pour s'imaginer qu'il suffisait alors de pousser dans les bras du Roi une grisette de seize ans pour dissiper totalement sa tristesse. Les valets qui servaient Louis étaient plus subtils que cela. Voilà pourquoi les séjours de la princesse Elisabeth à Versailles, en illuminant de joie le cœur de son père, illuminaient aussi le cœur de tous les valets et, accessoirement, celui bien moins tendre et bien moins subtil des gentilshommes de la Chambre.

La situation intérieure du Royaume, avec l'incessante fronde des Parlements et des évêques, avait pourtant de quoi préoccuper Sa Majesté. Et la situation extérieure n'était pas moins alarmante. La paix d'Aix-la-Chapelle n'avait résolu qu'en apparence les tensions européennes. Du haut de son arrogante et égoïste insularité, l'Angleterre (j'aurais dû déjà à cette époque me résoudre à écrire la « Grande-Bretagne », mais je ne pouvais supporter ce nom qui empruntait au Royaume de France l'une de ses provinces - je ne voulais rien avoir en commun avec les Anglais), la « perfide Albion » si bien nommée recommençait à fausser le jeu, provoquant tour à tour ses deux rivales coloniales et maritimes, la France et l'Espagne.

Je voyais souvent Jacob Heselmann, en cachette de la famille royale, bien entendu. Il avait à Paris un superbe hôtel particulier dans lequel tout avait été arrangé et meublé - sur mes indications - comme dans les appartements intérieurs de Louis XV à Versailles. Son fils étant mort en bas âge, le financier n'avait plus qu'une fille, Pauline, à laquelle il arriva cette année-là une curieuse et fatale aventure. Lors d'un de ses séjours dans le château que j'avais moi-même donné à son père près de Montbéliard, la demoiselle s'était éprise d'un jeune aristocrate catholique et avait formellement demandé à l'épouser. Mais le veto des deux familles avait été absolu. Pas d'union contre-nature entre la finance juive et l'aristocratie catholique ! On sépara brutalement les deux tourtereaux ; l'un fut envoyé au régiment le plus loin possible, l'autre fut cloîtrée dans une maison discrète. Cependant le mal était fait : Pauline était enceinte. Hors de lui, Jacob accepta que la grossesse soit clandestinement menée à terme, mais après la

naissance l'enfant fut arraché à sa mère et abandonné au coin d'une borne, à quelques lieues de là.

La suite des événements prouva qu'il avait sous-estimé la force de la passion qui habitait sa fille. Au printemps de 1753, lorsqu'on lui prit de force l'enfant pour s'en débarrasser, elle se pendit. Jacob perdit ainsi sa fille unique et, je crois bien, le goût de vivre. Mystérieuse alchimie de la paternité ! Je ne cessais de la rencontrer sur ma route et de m'en étonner. Il me semble, à y regarder de plus loin que je ne pouvais le faire sur le vif, que c'est de cette époque-là, celle de la mort d'Henriette de France, celle du suicide de Pauline Heselmann, que datent mes premiers vagues projets de retourner au Canada. Projets certes inavoués, informulés, mais profondément enfouis en moi - il faudrait bien un jour que je les concrétise... Non, je n'en avais pas fini avec la Nouvelle-France.

Il en est de nos amours géographiques comme de nos amours sentimentales. Autant l'on ne choisit ni ses parents, ni sa patrie, ni son épouse, même, autant le cours de la vie, en nous mettant en présence de personnes ou de terres d'élection (maîtresses, amis plus âgés jouant le rôle de père à notre égard, pays que nous découvrons, émerveillés, à l'occasion d'un voyage), nous apporte de vraies accointances, des liens profonds, irréfléchis, des liens nés du hasard et partant mille fois plus solides que ceux que le destin s'était imaginé pouvoir nous imposer. Pour moi, qui n'aimai jamais ni mon père, ni ma mère d'une vraie tendresse, je peux dire que j'ai eu pour ami le Roi, pour seule maîtresse digne de ce nom ma fière Elisabeth de France, et pour seule patrie, ô combien, mon merveilleux Canada. En cela, je suis fort conscient d'avoir fait trois jolis pieds-de-nez à mon banal destin de gentilhomme champenois.

(à suivre)